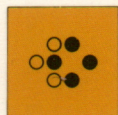
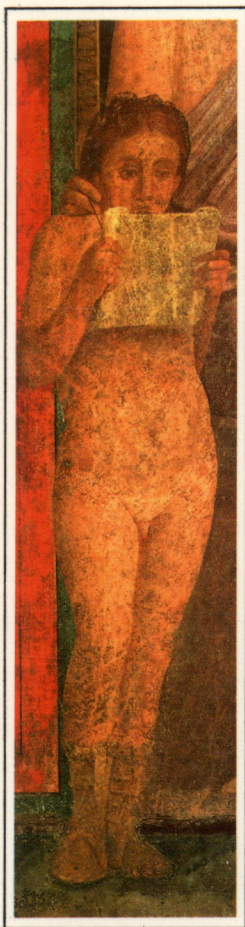


Albucius

Pascal Quignard



P.O.L



Albucius

DU MÊME AUTEUR

- L'ÊTRE DU BALTUTIEMENT, Mercure de France, 1969.
ALEXANDRA DE LYCOPHRON, Mercure de France, 1971.
LA PAROLE DE LA DÉLIE, Mercure de France, 1974.
MICHEL DEGUY, Seghers, 1975.
ÉCHO, suivi d'ÉPISTOLÈ ALEXANDROY, Le Collet de Buffle,
1975.
SANG, Orange Export Ltd., 1976.
LE LECTEUR, Gallimard, 1976.
HIEMS, Orange Export Ltd., 1977.
SARX, Maeght, 1977.
LES MOTS DE LA TERRE, DE LA PEUR ET DU SOL, Clivages,
1978.
INTER AERIAS FAGOS, Orange Export Ltd., 1979.
SUR LE DÉFAUT DE TERRE, Clivages, 1979.
CARUS, Gallimard, 1979.
LE SECRET DU DOMAINE, Editions de l'Amitié, 1980.
LES TABLETTES DE BUIS D'APRONENIA AVITIA, Gallimard,
1984.
LE VŒU DE SILENCE, Fata Morgana, 1985.
UNE GENE TECHNIQUE À L'ÉGARD DES FRAGMENTS, Fata
Morgana, 1986.
ETHELRUDE ET WOLFRAMM, Claude Blaizot, 1986.
LE SALON DU WURTEMBERG, Gallimard, 1986.
LA LEÇON DE MUSIQUE, Hachette, 1987.
LES ESCALIERS DE CHAMBORD, Gallimard, 1989.
KONG-SOUEN LONG, SUR LE DOIGT QUI MONTRE CELA, Michel
Chandeigne, 1990.
PETITS TRAITÉS, tomes I à VIII, Maeght, 1990.

Pascal Quignard

Albucius

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1990
ISBN : 2-86744-190-0

Avertissement

Quand le présent offre peu de joie et que les mois qui sont sur le point de venir ne laissent présager que des répétitions, on trompe la monotonie par des assauts de passé. On ouvre des cuisses des morts, et leurs ventres (vieux ventres doux de deux mille cent ans) se touchent et se recouvrent. On pioche dans ce qu'on ne peut dire de sa vie à personne et on transporte ces petites poutres de bois et ces petits duvets des oiseaux dans un nid de vieille patricienne ou d'antiques Hébreux. Cela abrite. Ce qui fut vrai protège mieux le faux et les désirs auxquels le faux cède le passage qu'une simple intrigue anachronique qu'on rapièce et qu'on tire par les cheveux. Caius Albucius Silus a existé. Ses déclamations aussi. J'ai

inventé le nid où je l'ai fourré et où il a pris un peu de tiédeur, de petite vie, de rhumatismes, de salade, de tristesse. Ce fantôme y a peut-être gagné quelques couleurs et des plaisirs, et peut-être même de la mort. J'ai aimé ce monde ou les romans que son défaut invente.

En juin 1989, j'étais seul et j'étais las. J'ai noté soixante de ces pages assis sur un banc de bois, parmi d'énormes corbeaux funéraires, sur le rempart du jardin impérial à Tokyo.

Il y avait une petite tortue dans l'étang en contrebas des remparts qui tendait sa tête hors de l'eau en s'approchant du pilier de bois près de la rive. La tête laissait après elle un sillage. Sans cesse la masse de son corps l'entraînait vers le fond. J'ai regardé la tête verte, âgée, implacable, écailleuse. Je me suis dit : « Tiens, c'est Auguste ! » Cela allait de soi. Maintenant j'en suis plus surpris. Le pays où les portes de taxi se ferment toutes seules et où on retire ses chaussures pour manger m'a enseveli dans une Rome imaginaire plus vivante et plus irriguée de sang que les visages des bonzes zen avec qui j'étais venu m'entretenir.

Je ne mets rien plus haut que la traduction que Henri Bornecque a donnée de l'œuvre du père de Sénèque — c'est le grand Sénèque. J'ajoute que je dois beaucoup aussi à la version que Du Teil a publiée des romans de Quintilianus le déclamateur. C'était sous le cardinal Mazarin, la première quin-

zaine d'août 1658. Il faisait très chaud. Les Solitaires étaient encore aimés. C'est ainsi que j'ai connu du bonheur, dans la fraîcheur des arbres. J'ai embelli ma vie de jours que je n'ai pas vécus.

Grenoble, juillet 1989.

CHAPITRE PREMIER

Les amis de Novare

Annaeus Seneca était son ami. Il a noté le détail des souvenirs que l'affection lui remettait en mémoire. A Rome, dans les premières années de l'empire, des hommes parlaient d'autres hommes après que la mort les avait enlevés aux plaisirs de la lumière. On les nommait des « amici ». Des amis. Ces mots se sont perdus et le sens n'en est pas plus aisé à déchiffrer qu'un ciel plein de nuages qu'on interroge la nuit. Je parle de l'amitié. Je ramène ce que je puis avec un filet dont plus beaucoup de monde n'a l'usage. Le mot « dear », en anglais moderne, n'est pas non plus d'un accès facile. L'ambition que nourrissait un ancien Romain du temps de la République était d'être appelé, après calcination, « carus amicis », cher à ses amis.

Il le fut. C'étaient les années trente. L'homme était inquiet. C'est dire, dans cette langue devenue très

ancienne, qu'il comptait parmi les êtres qui ont peur de la tranquillité, de l'appel de la « requies » posthume. Ils ont peur des visages de cire si sereins qui sont rangés dans l'armoire aux images des morts, qui est située dans l'atrium. Mot singulier que ce mot romain de « quies », capable de définir à la fois la relâche, le sommeil et la mort. Dans notre langue (outre la marque déposée d'une fabrique misérable de silence artificiel et agglutinatif) le mot a donné « quitte » et il a donné « coi » : brusques adjectifs presque périmés. Sous Louis XIII on ne disait pas « nature morte » mais « peinture coite » parce que ces objets ordinaires et à demi obscurs étaient quittes du langage dans la nuit où ils paraissaient sur le point de s'ensevelir. Il fut un temps, au début de l'empire, où acquiescer voulait dire jouir. Mot à mot : se donner de la joie dans le repos. Je n'ai pas connu ce temps. Je n'acquiesce pas. Ainsi la vie d'Albucius Silus a-t-elle été qualifiée par Annaeus Seneca (le père du conseiller de Néron, le père du philosophe phraseur, le père du millionnaire stoïcien) de « longa inquietatio ». Longue agitation dans la peur. Mais ce sont des calembours. Les Romains aimaient beaucoup qu'on jouît des mots de la langue ordinaire. Ils y lisaient des signes divins : du moins cela nouait des chances. Cestius avait surnommé le romancier « Inquietator ». Caius Albucius Inquietator. L'inquiéteur, l'agitateur de la langue latine à l'aube du premier siècle.

L'homme était chauve, maigre, grand, droit, plein de nerfs, abrupt. Il portait toujours un grand chapeau de feutre blanc à jugulaires. « Tristis, sollicitus declamator... » « C'était un romancier inquiet, tourmenté, jamais content de soi, qui ne puisait aucun repos dans le silence. Aucun secours dans le succès... »

Il était plus jeune que César. Ce dernier, qui appréciait la manière d'Apollonius de Rhodes, n'aimait pas la façon d'écrire d'Albucius. Cestius a écrit que Caius Albucius Silus est né l'année où Lucullus envahit l'Arménie. C'étaient les derniers jours de - 69, à Novare, en Gaule cisalpine, dans le Piémont, dans une riche famille édilitaire. L'année - 69 (l'année 684 de Rome) demeure associée dans l'histoire à trois événements : la prise de Tigranocerte par Lucullus, la mère de Virgile couchant avec Maro, les pirates maîtres à Syracuse et à Gaète. César n'existait pas encore politiquement. Il est grand pontife : il surveille des rites et il intercale des mois. Pompée est au faîte de sa gloire : il revient de Palestine. Il a mis à mort douze mille Juifs. Il pénètre dans le temple, voit la table, voit les chandeliers. Il dit : « Brisons. » Il fait de Jérusalem une ville tributaire.

C'est en - 69 que César cessa d'être pauvre. Il aimait porter la bague en argent des sénateurs. Il commença par faire main basse sur l'Espagne ultérieure. Alors Albucius flotte encore et s'accroît dans les eaux de sa mère. A Cadix César sort du temple d'Hercule. Il tombe nez à nez avec une grande statue

représentant Alexandre et reste dans la stupeur. Il s'assied sur une des marches fraîches du socle. Il a écrit lui-même qu'alors il avait éprouvé un « sentiment triste », qu'il n'avait jamais connu jusque-là. Il songe : « J'ai vingt-neuf ans. Je n'ai rien fait à l'âge où cet homme avait soumis la terre. Je perds mes jours. Mon sang coule dans des bras et des mains inutiles. J'abandonne l'Espagne et ses moutons dans la terre rouge. Je rentre en un lieu où on ne m'attend pas et où il faut désormais qu'on ne cesse de se soucier soit de ma présence soit de mon nom. Dans six jours je suis à Rome. » Il fait seller les chevaux. Il passe par les Gaules. Il passe par Novare et Milan. Il épouse la petite-fille de Sylla et de Pompée.

Lors de la guerre des pirates, César seul appuie Pompée. C'est la guerre qui a le plus marqué de son empreinte, de ses naufrages, de ses rançons, les romans d'Albucius Silus. Un an plus tard, en - 66, César n'est plus seul à soutenir Pompée : Cicéron est à leurs côtés. César crée la presse en - 59. En - 59 Albucius va étudier *l'Odyssee latine* chez le grammairien. Il met en prose ses premières narrations héroïques.

Cestius dit que le premier texte d'Albucius qui aurait été primé portait sur Achille, *Achille chantant*. Cestius ajoute que c'est dès l'enfance qu'Albucius aurait eu cette propension à introduire dans ses récits des mains coupées. Le plus ancien de ses récits s'intitule *Les deux mains de Phidias*. Le plus célèbre

est sans nul doute *Le soldat sans mains*. Cestius, Arruntius, Annaeus Seneca n'ont conservé que des résumés de ces intrigues et des bouts de dialogues qui leur paraissaient plus brillants ou plus étonnants que d'autres. Je restitue comme je peux ce qui reste de ces fantômes d'œuvres.

LES DEUX MAINS DE PHIDIAS

Phidias remissus amissis manibus

Première scène : les Athéniens prêtent Phidias aux Eléens en sorte que le sculpteur fasse un Jupiter olympien. Ils établissent le contrat suivant : ou ils rendent Phidias ou ils versent aux Athéniens cent talents.

Deuxième scène : Phidias sculpte Dieu. La statue finie, les Eléens accusent Phidias d'avoir soustrait de l'or au temple en fondant la statue. Ils lui coupent les mains comme sacrilège. Ils le rendent aux Athéniens, et les deux mains qui étaient siennes dans une boîte incrustée. Les Athéniens réclament en vain les cent talents aux Eléens. Ils intentent un procès :

— Jam Phidian commodare non possumus.
(Maintenant nous ne pouvons plus prêter Phidias.)
Le tort que vous nous avez fait est entier.

- Vous possédez celui qui a conçu.
- Nous n'avons pas la main.
- Nullement. Vous avez les mains que nous vous avons remises dans la boîte.
- Elles sont coupées.

– Que le sacrilège prenne à témoin le dieu qu’il a trahi.

– Il prend à témoin le dieu qu’il a fait. Vous avez sacrifié au dieu son auteur.

– Les dieux n’ont pas d’auteur.

– Si nous avions conclu ce contrat, c’était pour les mains de Phidias.

– Vous aviez dit « Phidias rendu » et nous avons rendu Phidias et jusqu’aux mains de Phidias dans une belle boîte incrustée.

– Superest homo sed artifex periit. (L’homme reste mais l’artiste est mort.)

– Il est moins nécessaire d’orner les temples que de venger les dieux qui les ont consacrés.

– Ces mains qui suscitaient des dieux ne peuvent même plus implorer le visage d’un chien ou les seins d’une femme.

– Ces mains, quand elles se sont portées sur l’ivoire et l’or du temple, n’imploreraient ni dieu ni l’art.

LE SOLDAT SANS MAINS

Vir fortis sine manibus

Un vétéran a perdu ses mains au combat. Il rentre du camp. Il pousse la porte. Il surprend sa femme en flagrant délit d’adultère. Il se précipite pour chercher un glaive oubliant qu’il n’a plus de mains pour le saisir. Les deux amants rient en le voyant avec ses moignons couverts de linges et le mot d’épée sur les

lèvres. Il appelle son fils encore adolescent et lui ordonne de lui servir de mains et de tuer à sa place l'épouse impudique et l'homme qu'elle tient entre ses bras. L'enfant refuse de prendre une arme.

— Je ne les ai pas surpris, dit-il. Leurs corps ne sont pas joints.

— Tue ta mère, dit le père.

— Je ne peux pas tuer ma mère, dit le fils.

— Mon fils, le bout du sexe de l'homme brille encore, dit le père.

— Il est flaccide, dit le fils.

— Je n'ai plus mes mains, dit le père.

— Je les ai mais je n'en trouve pas l'usage, dit le fils.

L'amant se saisit en bondissant de sa tunique et s'enfuit. La mère, luisante de sueur, se précipite vers l'enfant, se met à genoux et prend ses mains. Le vétéran engage une action en justice contre son fils après qu'il l'a chassé pour impiété. Le fils déclare devant le tribunal :

— Je voyais la chambre à coucher, je voyais le lit, je voyais mon père, je voyais ma mère. Je ne pensais à rien. J'étais paralysé.

Méticuleusement, dans le roman d'Albucius, l'enfant dialoguait dans son « forum » intérieur avec l'interdiction où il était qu'il vît ce qu'il voyait, qu'il fît ce que son père ordonnait, qu'il dît à haute voix ce qu'il ressentait. Le fils disait pour finir : « O juges, je dialogue avec le fait d'être interloqué. » Le père

répondait : « Moi, je brandis des mains qui sont tombées par terre à deux mille lieues. » La mère déclarait : « O juges, plus de mains, plus de doigts ! »

Ce livre exhume un trésor composé de romans érotiques romains non pas inconnus, mais abandonnés dans le mépris ou l'ombre pour des raisons morales, esthétiques et scolaires. Pascal Quignard reconstitue cinquante-trois d'entre eux. Ce sont les MILLE ET UNE NUITS du monde romain sous la dictature de César et au début de l'empire. La vie de Caius Albucius Silus — la vie du plus grand et du plus singulier des romanciers d'alors — sert de conte-cadre. Albucius était un citoyen milanais ombrageux, passionné par un vieux comptoir de chêne, qui faisait des lieues en litière pour contempler un marabout ou un rhinocéros, qui aimait les choses sordides, qui collectionnait les natures mortes de Peiraikos et qui buvait du lait de femme chaque matin. Ces cinquante-trois intrigues judiciaires, rudes, sanglantes, sexuelles, déclamatoires peuvent tour à tour être rapprochées des grands dialogues de Pierre Corneille, des romans noirs de Donatien de Sade, ou de la poésie objectiviste de Charles Reznikoff.



Couverture : FMR/Massimo Listri
Villa des Mystères.
Maquette : Jean-Pierre Reissner
ISBN 2-86744-190-0
F1 0190-90-08

120,00 FF

Extrait de la publication